

19 MYRTHO

AUTOMNE 2024





# SOUS LE SIGNE DE RONSARD

O fontaine Bellerie  
Belle fontaine chérie  
De nos nymphes, quand ton eau  
Les cache au creux de ta source  
Fuyantes le Satyreau  
Qui les pourchasse à la course  
Jusqu'au bord de ton ruisseau.

Tu es la nymphe éternelle  
De ma terre paternelle :  
Pour ce, en ce pré verdelet  
Vois ton poète qui t'orne  
D'un petit chevreau de lait,  
A qui l'une et l'autre corne  
Sortent du front nouvelet ...

*Les odes*

# EDITO

*Dans le numéro 14 d'août 23, je rapportai un texte de Xavier Grall intitulé « Beaux jours », dans lequel il disait son admiration pour les coureurs abyssins, les nageurs scandinaves et la jeune italienne spécialiste du saut en hauteur, Sara Simeoni, dont, sur le petit écran, il avait suivi les prestations lors des jeux olympiques de Moscou.*

*D'autres « beaux jours », d'autres moments de grâce, lors des 33èmes Olympiades, ce mois d'août 24, à Paris.*

*Rugby à 7 – L'extraordinaire vision du jeu d'Antoine Dupont.  
Pénalité.*

*Antoine Dupont tombe le ballon, le frappe du pied, le reprend en mains et perce sans opposition une défense adverse médusée.  
Essai.*

*VTT - Epreuve féminine de cross-country - Dès le deuxième tour d'une course qui en comporte sept, Pauline Ferrand-Prévot profite d'une montée pour distancer ses adversaires. Sans faiblir, elle fait ensuite cavalier seul, augmentant régulièrement son avance. La victoire, comme une évidence.*

*Judo - Finale des plus de cent kilos - Il reste seize secondes dans le temps réglementaire ( quatre minutes ).*

*Teddy Riner balaie les jambes de son adversaire, le sud coréen Kim Min-jong, numéro mondial.  
Ippon.*

*Le guadeloupéen est champion olympique pour la troisième fois.*

*Je passe les démonstrations de Léon Marchand et en particulier les cinquante derniers mètres du 200 mètres papillon!*

*Un mot encore concernant les jeux parisiens et plus précisément, la cérémonie d'ouverture. On a vanté l'originalité d'un déroulement en ville, suivant le cours de la Seine. Oserais-je dire que je n'ai pas partagé l'engouement officiel ?*

*Il me semble que le défilé des athlètes dans un stade a une autre allure que la navigation au fil de l'eau de péniches transportant des groupes d'individus s'agitant sur le pont. Et puis, on a volé aux porteurs de drapeaux la fierté de marcher à la tête de leurs délégations. J'ai pensé, à l'occasion, aux trois vieilles règles d'unité de temps, de lieu et d'action du théâtre classique. Aucun rapport, me direz-vous, avec une cérémonie d'ouverture des jeux... Sans doute... Sans doute...*

MM

*Nombreux furent, sont et seront, pour des raisons multiples et variées, les détracteurs des jeux olympiques. Suffirait-il pour les convaincre de rappeler qu'ils appartiennent, dès les origines, à notre civilisation gréco-latine et qu'ils avaient un caractère sacré ? Probablement pas !*

**Homère ( fin du VIIIème siècle av. JC) - L'Illiade, Chant XXIII**

« Mais voici le moment où les coursiers rapides, au dernier stade de la course, s'en reviennent vers la blanche mer ; alors la valeur de chacun se révèle, l'allure des chevaux se précipite. Les juments rapides du fils de Phérès filent droit au but, et , derrière elles , filent pareillement les étalons de Diomède, les coursiers de Tros. »

**Homère - l' Odyssée, chant VIII**

« Pour disputer d'abord l'épreuve de la course, on se mit à la borne où la piste s'ouvrait : tous ensemble, d'un vol, ils filèrent dans un nuage de poussière ; l'éminent Klytoneus fut vainqueur sans conteste ; d'une bonne tirée de mulets au labour, il tenait les devants quand il revint au peuple, ayant semé les autres. Puis ce fut la main plate et les halètements : Euryale vainquit tout le choix des lutteurs. Mais au saut, Doublemer en dernier l'emporta. Au disque Laviron l'emporta mieux encore. A la boxe, ce fut le brave fils d'Alkinoos, Laodamas. »

**Pindare ( 517- 438 av. JC) - Pythiques Livre V**

« Ainsi n'oublie\* pas, tandis qu'on te chante à Cyrène, dans le jardin charmant d'Aphrodite, de rapporter à la divinité tout ce qui t'échoit et de chérir Carrhôtos par-dessus tous tes compagnons.... Reçu comme un hôte auprès de la source de Castalie, il a posé sur ta chevelure la couronne des chars victorieux. Il a su garder ses rênes intacts en menant jusqu'au bout ses chevaux aux pieds rapides, dans l'hippodrome aux douze parcours. »

*\* Pindare s'adresse à Arcésilas roi de Cyrène ( dans l'actuelle Lybie), propriétaire du char que l'aurige Carrhôtos, son beau-frère , a conduit victorieusement dans la course de chars lors des jeux Pythiques qui se déroulaient à Delphes tous les neuf ans. Après sa victoire , l'aurige triomphant ramène dans sa patrie l'attelage victorieux.*

**Virgile ( 70-19 av. JC ) - l'Énéïde, chant V**

« Ces choses une fois dites, les coureurs se mettent en place et, le signal s'étant fait entendre, dévorent l'espace, laissent loin derrière eux la ligne de départ et volent comme une nuée. Dès que l'arrivée est proche, le premier à se détacher est Nisus qui fonce bien au-devant de tous les autres athlètes, rapide comme le vent et les ailes de la foudre. »

# LES PAGES CLASSIQUES

Aux chênes de Mambré, le Seigneur apparut à Abraham qui était assis à l'entrée de sa tente. C'était l'heure la plus chaude du jour.

Genèse 18 1

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !  
L'air est parfois si doux qu'on ferme la paupière ;  
Le vent chargé de bruits, la ville n'est pas loin,  
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

Rimbaud

Prince, j'ai goûté la simplesse  
De vivre heureux en vos hameaux :  
Gaîté, santé que rien ne blesse.  
Mais rien ne valut mes ormeaux.

Paul Verlaine

Les deux cyprès d'Italie que j'avais pu croire près du trépas,  
voici, en cet automne tumultueux, qu'ils retrouvent leur verdure.  
Depuis que, curieusement, les vents soufflent en grandes rages.

Xavier Grall



# Antiquité

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que Yahvé Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors Dieu a dit : vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » La femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin. Mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sous peine de mort. » Le serpent répliqua à la femme : « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, qui connaissent le bien et le mal ». La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir, et qu'il était, cet arbre, désirable pour acquérir l'entendement. Elle prit de son fruit et mangea. Elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle, et il mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et se firent des pagnes.

*Genèse 3 1-7*

*Le jour même de ses noces, Orphée a perdu Eurydice, piquée par un serpent. Descendu aux enfers, il convainc Hadès de le laisser repartir avec sa bien aimée. Hadès accepte à la condition que, revenu dans le monde des vivants, il ne se retourne pas. Au sortir des Enfers, n'entendant plus les pas de son épouse, Orphée se retourne et la perd à jamais. Pour se consoler de la solitude dans laquelle il vit, il chante en s'accompagnant sur sa lyre et sa musique attire autour de lui, sur le sommet du mont Hémus, des arbres de toute espèce.*

**Une colline s'élevait, et sur cette colline, le sol, nettement aplani, nourrissait une herbe verte et touffue ; mais l'ombre marquait ces lieux. Sitôt que, se reposant à cette place, le chanteur, fils des immortels, toucha les cordes sonores, l'ombre y vint d'elle-même. Soudain parurent et l'arbre de Chaonie et les Héliades du bocage, et le rouvre au feuillage superbe, et le gracieux tilleul, et le hêtre, et le laurier virginal. On vit paraître en même temps le coudrier fragile et le frêne guerrier, et le sapin sans nœuds, et l'yeuse courbée sous le poids des glands, et le platane ami de la joie, et l'érable aux nuances variées, et le saule des fleuves, et le lotus des eaux, et le buis toujours vert, et les bruyères timides, et les myrtes à deux couleurs, et le laurier-tin aux baies d'azur. Vous êtes accourus à l'envi, lierres dont les pieds se tordent, vignes chargées de pampres, ormeaux que la vigne décore, frênes sauvages, arbres résineux. Puis vinrent l'arbousier couvert de fruits rouges, le palmier flexible, prix glorieux de la victoire, le pin, dont la tête se hérissé d'une âpre chevelure, le pin cher à Cybèle, à la mère des dieux. Car son Attis, dépouillé de la forme humaine, est enfermé dans sa prison d'écorce.**

**Il y avait parmi cette foule, le cyprès qui ressemble aux bornes du cirque, arbre désormais, jadis aimé du puissant dieu qui fait résonner à la fois la corde de l'arc et celle de la lyre.**

### ***Ovide les Métamorphoses Livre X***

*Furieuses de voir Orphée rester fidèle à Eurydice, les Bacchantes le démembrèrent. Les Muses éplorées l'enterrent au pied du mont Olympe et Zeus, à leur demande, installe sa lyre dans le ciel.*

*Dans le Livre XII des métamorphoses Ovide raconte comment Bacchus punit le crime des Ménades.*

**Mais Bacchus ne laisse pas le crime impuni, il attache soudain à la terre, au milieu des forêts, les pas des Ménades criminelles. Les doigts de leurs pieds s'allongent en racines noueuses et s'enfoncent dans le sol...Elles cherchent où sont leurs pieds, leurs doigts, leurs ongles, et elles voient un tronc arrondi qui a pris la place de leurs jambes ; elles veulent frapper leurs cuisses en signe de douleur, et ne frappent qu'un bois insensible ; déjà leur sein, leurs épaules ne sont plus que bois : on prendrait leurs bras étendus pour des rameaux, et ce ne serait pas se méprendre.**

# XVII<sup>ème</sup> siècle

## *La solitude*

O que j'aime la solitude !  
Que ces lieux sacrés à la nuit,  
Eloignés du monde et du bruit,  
Plaisent à mon inquiétude !  
Mon Dieu, que mes yeux sont contents  
De voir ces bois, qui se trouvèrent  
A la nativité du temps  
Et que tous les siècles révèrent,  
Etre encore aussi beaux et verts  
Qu'aux premiers jours de l'univers !

Un gai zéphire les caresse  
D'un mouvement doux et flatteur.  
Rien que leur extrême hauteur  
Ne fait remarquer leur vieillesse.  
Jadis Pan et les demi-dieux  
Y vinrent chercher refuge,  
Quand Jupiter ouvrit les cieux  
Pour nous envoyer le déluge,  
Et, se sauvant sur leurs rameaux,  
A peine virent-ils les eaux...

## *Saint-Amant*

\*\*\*

## *La solitude*

... Jadis, au pied de ce grand chêne  
Presqu'aussi vieux que le Soleil  
Bacchus, l'Amour et le Sommeil  
Firent la fosse de Silène.

Un froid et ténébreux silence  
Dort à l'ombre de ces ormeaux,  
Et les vents battent les rameaux  
D'une amoureuse violence.

## *Théophile de Viau*

## *Le chêne et le roseau*

Le chêne un jour dit au roseau :  
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;  
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.  
Le moindre vent qui d'aventure  
Fait rider la face de l'eau  
Vous oblige à baisser la tête ;  
Cependant que mon front, au Caucase pareil,  
Non content d'arrêter les rayons du soleil,  
Brave l'effort de la tempête.  
Tout vous est Aquilon, tout me semble zéphyr.  
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage  
Dont je couvre le voisinage,  
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;  
Je vous défendrais de l'orage ;  
Mais vous naissez le plus souvent  
Sur les humides bords des royaumes du vent.  
La nature envers vous me semble bien injuste.  
- Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci.  
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.  
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici  
Contre leurs coups épouvantables  
Résisté sans courber le dos ;  
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,  
Du bout de l'horizon accourt avec furie  
Le plus terrible des enfants  
Que le Nord eût portés jusque là dans ses flancs.  
L'arbre tient bon ; le roseau plie.  
Le vent redouble ses efforts  
Et fait si bien qu'il déracine  
Celui de qui la tête au ciel était voisine  
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

*Jean de La Fontaine*

# XVIII<sup>ème</sup> siècle

## *Les jardins*

J'aime la profondeur des antiques forêts,  
La vieillesse robuste et les pompeux sommets  
Des chênes dont, sans nous, la nature et les âges  
Si haut sur notre tête ont cintré les feuillages.  
On respire en ces bois sombres, majestueux,  
Je ne sais quoi d'auguste et de religieux ;  
C'est sans doute l'aspect de ces lieux de mystère,  
C'est leur profond silence et leur paix solitaire  
Qui fit croire longtemps chez les peuples gaulois  
Que les dieux ne parlaient que dans le fond des bois.  
Mais l'homme est inégal à leur vaste étendue ;  
Elle lasse ses pas, elle échappe à sa vue ;  
Humble atome perdu sur un si grand terrain,  
Même au milieu du parc dont il est souverain,  
Voyageur seulement sur d'immenses surfaces,  
L'homme n'est possesseur qu'en de petits espaces ;  
Au-delà de ses sens jamais il ne jouit ;  
S'il acquiert trop au loin, son domaine le fuit ;  
Ainsi, fier par instinct, mais prudent par faiblesse,  
Lui-même il circonscrit l'espace qu'il se laisse ;  
Il vient, sur peu d'arpents qu'il aime à partager  
Dessiner un jardin, cultiver un verger ;  
Il met à ces objets ses soins, ses complaisances,  
Epie en la saison le réveil des semences ;  
Et, parsemant de fleurs le clos qu'il a planté,  
Il étend le terrain par la diversité...

*Antoine-Marin Lemierre (1733- 1793)*

# XIXème siècle

L'ombre des arbres dans la rivière embrumée  
Meurt comme de la fumée,  
Tandis qu'en l'air, parmi les ramures réelles  
Se plaignent les tourterelles.

Combien, ô voyageur, ce paysage blême  
Te mira blême toi-même,  
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées  
Tes espérances noyées.

*Verlaine Ariette IX*

\*\*\*

*Le pin des Landes*

On ne voit en passant par les landes désertes  
Vrai Sahara français, poudré de sable blanc,  
Surgir de l'herbe sèche et des flaques d'eaux vertes  
D'autre arbre que le pin avec sa plaie au flanc,

Car, pour lui dérober ses larmes de résine,  
L'homme, avare bourreau de la création,  
Qui ne vit qu'aux dépens de ceux qu'il assassine,  
Dans son tronc douloureux ouvre un large sillon !

Sans regretter son sang qui coule goutte à goutte,  
Le pin verse son baume et sa sève qui bout,  
Et se tient toujours droit sur le bord de la route,  
Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

Le poète est ainsi dans les Landes du monde ;  
Lorsqu'il est sans blessure, il garde son trésor.  
Il faut qu'il ait au cœur une entaille profonde  
pour épancher ses vers, divines larmes d'or !

*Théophile Gautier*

# XXème siècle

## *Verger*

Pourtant je suis seul dans ce verger  
Avec ce vieux chapeau qui vit Naples et Pise,  
Avec un pommier fleuri en blanc et rose.  
Et toutes ses branches éclatent en rire pressé.  
Mais alors, l'ayant bien contemplé, je n'ose plus rire ;  
Je ne crois pas connaître ce qui est là !  
Je ne sais que croire et je crains !

Je ne sais ce que je crains devant ce sourire  
Aussi plein que l'eau et le feu ;  
Ce sourire passe comme une flèche à travers  
Les maisons ruinées de mon cœur...

Pourtant je suis seul dans ce verger  
Avec ce pommier qui est comme une vierge  
Ouvrant sa robe, et qui montre un sein  
Blanc et tragique, un sein blanc d'ivoire sacré ;  
Une vierge qui dit dans un sourire ardent :  
« Vois si je t'aime ! »  
Et mon cœur bat, je l'entend battre dans  
La passion de l'innocence...

Et pourtant je suis seul dans ce verger.

*Jean de Boschère (1878-1953) dans « Ulysse écrit son lit »*

## *Le cocotier*

Tout arbre chez nous se tient debout comme un homme, mais immobile ; enfonçant ses racines dans la terre, il demeure les bras étendus. Ici, le sacré banyan ne s'exhausse point unique : des fils en pendent par où il retourne chercher le sein de la terre, semblable à un temple qui s'engendre lui-même. Mais c'est du cocotier seulement que je veux parler.

Il n'a point de branches ; au sommet de sa tige, il érige une touffe de palmes.

La palme est l'insigne du triomphe, elle qui, aérienne, amplification de la cime, s'élançant, s'élargissant dans la lumière où elle joue, succombe au poids de sa liberté.

Par le jour chaud et le long midi, le cocotier ouvre, écarte ses palmes dans une extase heureuse, et au point où elles se séparent et divergent, comme des crânes d'enfants s'appliquent les têtes grosses et vertes des cocos. C'est ainsi que le cocotier fait le geste de montrer son cœur. Car les palmes inférieures, tandis qu'il s'ouvre jusqu'au fond, se tiennent affaissées et pendantes, et celles du milieu s'écartent de chaque côté tant qu'elles peuvent, et celles du haut, relevées, comme quelqu'un qui ne sait que faire de ses mains ou comme un homme qui montre qu'il s'est rendu, font lentement un signe. La hampe n'est point faite d'un bois inflexible, mais annelée, et, comme une herbe, souple, longue, elle est docile au rêve de la terre, soit qu'elle se porte vers le soleil, soit que, sur les fleuves rapides et terreux ou au-dessus de la mer et du ciel, elle incline sa touffe énorme.

*Paul Claudel*

# MES POETES DE COEUR



11 septembre 2024,

*Il y a cinq cents ans jour pour jour, naissait au château de la Possonnière en Vendômois, Pierre de Ronsard qui, par la qualité, la variété et l'étendue de son œuvre, deviendra le plus grand poète de la Renaissance française.*

*On connaît surtout le poète des « Amours », recueils de poèmes dédiés à Cassandra Salviati, fille de banquier qu'il ne peut épouser puisqu'il est clerc, à Marie, la jeune fille de Bourgueil où il dit lui-même qu'il fut en servage pendant trois ans ou à Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Médicis qu'il célèbre à la demande de celle-ci.*

**Nature ornant Cassandra qui devait  
De sa douceur forcer les plus rebelles,  
La composa de cent beautés nouvelles  
Que dès mille ans en épargne elle avait ;**

**De tous les biens qu'Amour-oiseau couvait  
Au plus beau ciel chèrement sous ses ailes  
Elle enrichit les grâces immortelles  
De son bel œil, qui les cieux émouvait.**

**Du ciel à peine elle était descendue  
Quand je la vis, quand mon âme éperdue  
En devint folle, et d'un si poignant trait**

**Amour coula ses beautés en mes veines,  
Qu'autres plaisirs je ne sens que mes peines  
Ni autre bien qu'adorer son portrait.**

*Ronsard avait vingt ans, Cassandra quatorze lorsqu'ils se rencontrent à l'occasion d'un bal , le 21 avril 1545, lors d'un séjour de la cour au château de Blois. L'année suivante, elle épouse Jean Peigné, Seigneur de Pray.*

*Dans son roman « Amours blessées », Jeanne Bourin, raconte ( imagine ? ) une relation qui se serait prolongée bien au-delà du mariage et ne serait pas restée platonique. Passionnant.*

\*\*\*

Marie, qui voudrait votre beau nom tourner,  
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc Marie,  
Faites cela vers moi dont votre nom vous prie,  
Votre amour ne se peut en meilleur lieu donner.

S'il vous plaît pour jamais un plaisir démener,  
Aimez-moi, nous prendrons les plaisirs de la vie,  
Pendus l'un l'autre au col, et jamais nulle envie  
D'aimer en autre lieu ne nous pourra mener.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose :  
Celui qui n'aime point, celui-là se propose  
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.  
Eh, qu'est-il rien de doux sans Vénus ? Las ! à l'heure  
Que je n'aimerai point, puisse-je trépasser !

*Ronsard rencontre Marie Dupin en avril 1555 ; c'est une jeune fille de condition modeste, originaire de Bourgueil. Il lui restera fidèle pendant trois ans : « Adieu, belle Cassandre, et vous, belle Marie, / Pour qui je fus trois ans en servage à Bourgueil... » Et puis... d'autres amours...*

\*\*\*

Te regardant assise auprès de ta cousine  
Belle comme une Aurore, et toi comme un Soleil,  
Je pensai voir deux fleurs d'un même teint pareil,  
Croissantes en beauté, l'une à l'autre voisine.

La chaste, sainte, belle et unique Angevine,  
Vite comme un éclair sur moi jeta son œil.  
Toi, comme paresseuse et pleine de sommeil,  
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenais seule au visage abaissé,  
Pensive toute à toi, n'aimant rien que toi-même,  
Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé.

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.  
J'eus peur de ton silence et m'en allai tout blême,  
 Craignant que mon salut n'eût ton œil offensé.

*C'est à la demande de Catherine de Médicis que Ronsard courtise, par sonnets interposés, sa fille d'honneur, Hélène de Surgères dont l'amant est mort à la guerre .Ronsard loue la beauté de la jeune femme qu'il compare à celle d'Hélène de Troie et regrette son indifférence.*

*Il a 48 ans lorsqu'ils se rencontrent au Louvre ; elle en a 26. S'est-il pris au jeu ? Pourquoi pas ? Permettez-moi de dire que j'en doute.*

*C'est que la*

*sincérité n'est pas la qualité première des pièces des « Amours ». Ce sont des exercices de style ; exercices imposés. On vante les charmes de la belle, on se plaint de son indifférence et des blessures que l'œil de la cruelle vous a infligées ; mais il s'agit surtout de faire valoir l'esprit du poète et son talent. Vous savez le plus connu des sonnets pour Hélène : « Quand vous serez bien vieille au soir à la chandelle... ». Ronsard sait mieux que quiconque que ce n'est pas avec de tels propos qu'on séduit une jeune femme ! Il s'exerce à un genre en vogue à l'époque. D'autres feront de même. « Marquise si mon visage a quelques traits un peu vieux / Souvenez-vous qu'à mon âge vous ne vaudrez guère mieux. » Ronsard n'a pas séduit Hélène ; Corneille n'a pas séduit Marquise, mais on cite encore les vers qu'ils leur ont consacrés.*

\*\*\*

*Les sonnets sur la mort de Marie sont une œuvre de commande célébrant Marie de Clèves, favorite platonique du roi Henri III, morte en couches à 21 ans ; mais dans ces poèmes, Ronsard se souvient avec émotion d'une autre Marie qu'il a aimée, la jeune fille de Bourgueil, décédée elle aussi.*

**Comme on voit sur la branche au moi de mai, la rose,  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'aube, de ses pleurs, au point du jour l'arrose ;**

**La Grâce dans sa feuille et l'Amour se repose,  
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;  
Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,  
Languissante, elle meurt, feuille à feuille décroît ;**

**Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.**

**Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.**

\*\*\*

*Dans certaines de ses Odes, Ronsard, pour célébrer Henri II et les grands personnages de l'époque, s'est inspiré du Thébain Pindare qui, dans ses odes triomphales, chante les vainqueurs aux jeux de la Grèce antique. Il en résulte un fatras d'allusions mythologiques dont le sens échappe à un lecteur contemporain, une emphase faite d'invocations, d'interrogations, d'apostrophes. Cependant quand il délaisse cette poésie pour imiter le latin Horace ou le grec Anacréon, Ronsard peut faire preuve d'un sentiment de la nature délicat et sincère.*

**Bel aubépin verdissant  
Fleurissant  
Le long de ce beau rivage,  
Tu es vêtu jusqu'en bas  
Des longs bras  
D'une lambrunche sauvage**

**Deux camps drillants de fourmis  
Se sont mis  
En garnison sous ta souche  
Et, dans ton tronc mi-mangé  
Arrangé  
Les avettes ont leur couche.**

**Le gentil rossignolet  
Nouvelet,  
Avecques sa bien-aimée,  
Pour ses amours alléger,  
Vient loger  
Tous les ans en ta ramée,**

**Dans laquelle il fait son nid  
Bien garni  
De laine et fine soie,  
Où ses petits écloront,  
Qui seront  
De mes mains la douce proie.**

**Or, vis, gentil aubépin,  
Vis sans fin,  
Vis sans que jamais tonnerre,  
Ou la cognée, ou les vents,  
Ou les temps  
Te puissent ruer par terre.**

*« Prince des poètes et poète des princes », Ronsard est un poète de cour. Cela ne l'empêche pas de s'engager sur les sujets politiques de son époque ; ainsi dans la guerre opposant catholiques et protestants prend-il position parfois de façon virulente contre ces derniers.*

*Dans le passage qui suit, tiré de la « continuation du discours des misères de ce temps », il présente la France comme «une pauvre femme atteinte de la mort » qui reproche à ses rois leur négligence vis à vis des calvinistes de Genève.*

**Une ville est assise ès champs savoisiens,  
Qui par fraude a chassé ses seigneurs anciens,  
Misérable séjour de toute apostasie,  
D'opiniâtreté, d'orgueil et d'hérésie,  
Laquelle, en cependant que les Rois augmentaient  
Mes bornes, et bien loin pour l'honneur combattaient,  
Appelant les bannis en sa secte damnable,  
M'a fait comme tu vois chétive et misérable.  
Or mes Rois, connaissant qu'une telle cité  
Leur serait quelque jour une infélicité,  
Délibéraient assez de la ruer par terre ;  
Mais contre elle jamais n'ont entrepris la guerre :  
Ou soit par négligence, ou soit par le destin,  
Entière ils l'ont laissée et de la vient ma fin.**

**Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles  
Laissent pendre l'hiver un toufeau de chenilles  
Dans une feuille sèche au faite d'un pommier :  
Sitôt que le soleil, de son rayon premier  
A la feuille échauffée, et qu'elle est arrosée  
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,  
Le venin , qui semblait par l'hiver consumé,  
En chenilles soudain apparaît animé,  
Qui tombent de la feuille, et rampent à grand'peine  
D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine ;  
L'une monte en un chêne et l'autre en un ormeau,  
Et toujours en mangeant se traînent au coupeau ;  
Puis descendent à terre et tellement se paissent  
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.**

...

**Ainsi lorsque mes rois aux guerres s'efforçaient,  
Toutes en un monceau ces chenilles croissaient !  
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe engragée  
Sur moi s'est épandue, et m'a toute mangée.**

# RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

« Poète oublié », selon André Breton , que les surréalistes considéraient comme un de leurs précurseurs, Saint Pol Roux ( 1860- 1940 ) pratique une poésie ambitieuse dont il expose la philosophie dans cet extrait du poème intitulé « Liminaire » qui ouvre le recueil « Les reposoirs de la procession ».

L'œuvre , même excellente, n'est que le souvenir imparfait d'un instant parfait ; toute création s'avoue nécessairement inférieure à la conception, entre celle-ci et celle-là se plaçant une regrettable période d'usure et d'oubli ;

D'où il appert que se confiner dans la puissante contemplation, ne point réaliser, serait la meilleure conduite et la plus sûre manière : le supergénie .

Qu'il suffise au poète de faire acte de génie !

Or le génie ne s'avère que par le témoignage, c'est pourquoi le Dieu de bonnes gens comme preuve de son existence offre l'Univers.

Notre existence, poètes, est à la merci de notre œuvre ; puisse-t-elle nous acquérir des siècles !

Par la forme elle a le privilège d'une durabilité profitable à tous.

...

Le poète continue Dieu et la poésie n'est que le renouveau de l'archaïque pensée divine. Additionnées ces paroles aux déjà dites, on obtient : tout poète nouveau est une nouvelle édition corrigée et augmentée de Dieu. Les Renaissances sont les apothéoses de l'idée parmi les contingences, ce sont les sources de jouvence où se renferme la Beauté souillée par nos tares et nos apostasies.

Je le répète : au poète de condescendre !

Si moindrement que soit réalisée la pensée, cette réalisation sera toujours supérieure à la réalité. Il aura donc fait mieux, en tout cas il aura fait soi : ce qui est le propre de la divinité.

Soyez en sûrs : je reviendrai à Saint Pol Roux dans un prochain numéro !

MM

# PAGES DE MES AMIS POETES



*Les textes qui suivent ont été dits le 24 août dernier, aux châteaux des Allinges, lors de la soirée poétique proposée chaque année par Le Cercle Littéraire et Artistique Léman Savoie (CLALS).*

### ***La fille soldat***

**Elle dit oui avec son arme,  
et pense non avec le cœur.  
Elle dit oui à ses souvenirs,  
et hurle non à cette guerre.  
Elle crie non à son pire ennemi,  
le désespoir.**

**Murée dans son silence,  
son seul endroit de paix,  
elle est debout  
au garde à vous.**

**Elle attend les ordres,  
pour tuer, blesser, éliminer.  
Fille-soldat le jour,  
fille à soldats la nuit,  
dans la chaleur de l’Afrique  
et le froid de sa vie .  
Ennemis ou chefs de son armée,  
elle sait qu’elle est en danger.  
Bien qu’elle ne connaisse pas Jacques Prévert,  
tout à coup, elle sait ce qu’il faut faire.  
Malgré la peur qui s’insinue,  
sur le sable du campement,  
avec le bout de son fusil,  
elle dessine le sourire de sa mère ...**

***Thierry Coulon***

*Paru dans « Poés’îles et Vers-Tissages » aux Editions Edilivre (2017) sous le nom de Thierry Roussat.*

Je me souviens de ces vacances à Saint-Guéran  
De ce thé des Amours que nous dégustions  
A l'ombre des jasmins odorants

Je me souviens de notre retour au petit matin  
Evian, le lac et ses barques de pêcheurs  
Aux terrasses des hôtels on dressait les tables

Je me souviens de vous assis sous ma tonnelle  
Savourant mes muffins  
Refroidissait dans sa tasse, l'ambre d'un Earl Grey

Sous la brise soyeuse du soir, vous me contiez vos  
voyages  
Les merveilleux couchants sur Blue Mountain  
Ces femmes cueillant le Rooibos  
Dans la tiédeur d'un levant

Je me souviens que vous étiez pressé  
Vos pensées s'évadaient vers d'autres ailleurs  
Déjà, je n'étais plus qu'un vague souvenir

Votre baiser ! un frôlement d'ailes de papillons  
Il avait un goût d'amande amère  
J'ai croqué un grain de sucre pour adoucir votre départ

Sous les nuages mon jardin se noyait  
J'écoutais la musique de l'eau glissant sur les bambous  
Mes larmes tombaient dans ma tasse de thé

L'amour n'est qu'une belle histoire  
Qui doit rester dans l'écrin de nos souvenirs  
S'annonce l'automne et ses solitudes  
S'envolent dans les brumes  
Les pétales froissés d'un amour d'été

*Patricia Chatelain*

*Poème retenu pour l'anthologie du prix Arthur Rimbaud 2024*

## *Doucement*

Doucement, je voudrais vous écrire des mots  
Qui soient légers et doux comme de blancs oiseaux,  
Simples, sans ornement, sans or et sans guirlandes  
Des mots qu'on ne dit plus lorsque l'on devient grande.

Je voudrais que mes vers vous couronnent le cœur  
De fraîcheur et de blé, de rires et de fleurs,  
Qu'ils soient sur vos genoux le chaton qui ronronne,  
L'enfant qui se blottit, s'endort et s'abandonne.

Je voudrais des saveurs de brioche et de fruits,  
De vanille, d'amande et de cédrats confits  
Pour que ma poésie vous soit une corbeille,  
Une table servie à l'ombre d'une treille,

Quelque part en Bourgogne, en Toscane ou ailleurs  
Où je vous offrirais de poignantes liqueurs,  
Du pain laqué de miel, la crème de l'érable  
Et le sommeil profond de chambres confortables.

Ah, comme je voudrais passer sur vos cheveux,  
Souffles tièdes du soir, parfumés et heureux,  
Me poser sur vos mains en repliant mes ailes  
Comme ces papillons qu'une haleine « échevelle ».

Que vous dire de plus, mes compagnons du jour ?  
Je compose, ce soir, avec des sabots lourds.  
Alors, très tendrement, j'accrocherai, vermeille,  
Un « je t'aime » cerise à toutes vos oreilles.

*Sylvette Divizia-Bayol dans « Passé proche » Editions le  
CARRE*

## ***Le vent nomade***

**Le vent nomade vole  
le sable des sources tariées  
pour se faire parole  
et fragments de sagesse**

**Le vent nomade  
ose une caresse  
comme l'enfant  
il rit avec l'arbre**

**Passeur de mots  
il part en exil  
et parle de la mer**

**Lascive la terre écoute  
furtive connivence**

**Le vent m'a dit  
laisse sa pénombre  
au soir qui descend**

**Le vent m'a dit  
l'infiniment autre  
l'écriture du silence  
les mots plus loin que le jour**

**Le vent effeuille le temps  
la vie s'en va  
drapant les crêtes  
d'un ruban de soie grise**

***Christine Doucet***

## *L'eau et le temps*

Parmi toutes les saisons,  
la naissance d'octobre  
fait un adieu aux moissons.  
La lumière se fait douce,  
les arbres changent de robe,  
la nature devient rousse,  
encoconnée de brume  
qui s'étire mollement  
dans les prairies qui fument  
et des bouleaux voile la chevelure d'or.  
En haut, les restes muets d'un château fort.  
Au pied de ce promontoire coule la Gartempe  
lisse, paisible, nonchalante.  
La faible chaleur matinale déchire la bruine,  
laissant apparaître de hautes murailles en ruine.  
On y voit des encadrements de fenêtres  
où dame jadis pouvait paraître  
dans des robes de lourd brocart doré  
ou de lin bis, épais et brodé.  
Mon regard s'attache aux fenêtres vides  
Espérant voir passer quelque forme livide.  
Vous qui fûtes si belle en ce temps-là,  
racontez-moi, je vous prie,  
l'histoire de votre vie !  
Contre un mur, du noir de fumée  
indique où se trouvait la cheminée.  
Plus de poutres, plus de parquet.  
Dans l'âtre, les flammes faisaient danser les ombres,  
rendant votre doux regard plus sombre.  
Je vous imagine en quête de clarté,  
filant la laine enchevêtrée,  
ou dans la chaleur de l'été finissant.  
Etes-vous assise sur un banc,  
à l'ombre d'un saule ou d'un tremble,  
à regarder depuis des temps  
la Gartempe ?

*Jean-Pierre Hoizey*

*Le sentier de la poésie*

Le soleil a marqué d'or  
Le « sentier de la poésie »,  
Telle une orbe de lumière  
Qui ouvre le départ  
Paisible, parmi les essences  
De chênes, de sapins  
Dans leur parure d'automne.  
C'est le parcours conseillé  
Que les troubadours  
Empruntent pour le château de Salm  
Sur le domaine du comte Henri

Un après-midi  
Ou une aube bien née  
Sur la sente baignée de clarté,  
Dirigeant ses pas  
Sur le tapis vermeil  
De feuilles entrelacées,  
Jacques Brétel  
Mène dans sa tête  
Avec intense fébrilité  
Un manège de mots,  
Les lie avec le miel  
Pour façonner sonnets  
Et galants madrigaux  
Pour enchanter son hôte  
Et ses invités

*Marie-Cécile Matt dans « Fleur de farine » aux Editions «  
Les 3III Colonnes »*

***Matin au jardin***

**La mésange bleutée  
Se balance sur les frêles rameaux  
Du bouleau pleureur  
La colombe au cœur tendre  
Plonge dans le ciel clair  
Suivie de ses sœurs joyeuses  
Les moineaux familiers sautillent  
Au bord du bassin dans lequel  
Les poissons Théobulle et Astarté  
Entreprennent leur salutation au soleil**

**De flûtes et de trompettes  
Le concert bat son plein  
Les sons s'envolent  
Et se répondent dans un phrasé voluptueux  
Le ramier gris lance son chant monotone  
Langoureux fortissimo  
Couvrant le ronronnement des oiseaux mécaniques  
Les hirondelles tournoient dans le carré d'azur  
La colombe s'abreuve  
Dans la vasque limpide  
Sous le regard du chat silencieux**

***Anne Marie Van Praag***

**MES PAGES**



Vibrent les cierges du bouleau  
comme les notes d'un clavecin  
dont la musique captive la lumière

Chandelier brûlant le ciel

les sept branches  
dressent haut  
leur prière écorcée de blanc

\*

Entre les lignes que dessinent  
les arabesques de l'arbre nu  
le vide accueille la lumière  
et sublimant cette lumière,  
le regard de l'invisible  
qui te cherche  
t'interpelle et te provoque

Il te dit que par delà toute raison  
tu peux faire fiance à l'improbable  
et sans trembler  
accueillir la promesse d'un outre-ciel

\*

Dans l'alcôve du sous-bois  
où le temps s'éternise  
le mystère d'une présence invisible  
dont l'absence ne dévoile  
que l'ébauche évanescence  
de l'épiphanie promise

**Une branche transverse  
inscrit sa blessure  
au feuillage du frêne**

**la même qu'infligeait la livarde  
à la voile de misaine**

**ou la poutre de supplice  
au ciel du Golgotha**

\*

*au peintre Maurice Denis*

**Les dieux ont besoin des clairières  
de la lumière des clairières et des lacs**

**Le Tibériade engendre la colombe  
En Brocéliande  
entre les fûts  
s'ouvrent des temples  
où respire le divin**

**Les nymphes dansent  
dans les bois de Kerduel  
et au miroir des lacs  
des pyramides de lumière  
attestent le royaume**

L'arbre nu dessine  
sa promesse de ciel bleu  
première escale  
vers cette porte où s'ouvrira  
l'au-delà de l'horizon

\*

Il marchait  
dans l'ébriété rauque de l'automne  
Les fûts de haute tige acquiesçaient  
à l'invite d'une lumière  
dont l'élégance enchantait l'or  
et la pourpre des frondaisons

Temple où bruissait le divin  
la forêt recueillait  
le désir de ce marcheur  
sur son parcours d'initiation  
mais lui restait en gorge  
une appréhension que jalonnaient  
les incertitudes des ombres  
et de la lumière  
entremêlées dans le sous-bois

*Marcel Maillet*



**B**ernard **M**  
graphisme